Zeitschrift: Mobile : la revue d'éducation physique et de sport

Herausgeber: Office fédéral du sport ; Association suisse d'éducation physique à l'école

Band: 1 (1999)

Heft: 5

Artikel: De l'Amérique à la Suisse romande

Autor: Pfister, Patrick

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-995902

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Photos: Daniel Rasemann

De l'A à la Suis

De prime abord, littérature et sport sont appelés à faire bon ménage, il n'est que de penser à la pléthore d'ouvrages publiés chaque année sur ce sujet. Mais, à y regarder de plus près, il n'y a pas tant d'écrivains qui intègrent de manière convaincante le thème du sport à leur œuvre. Dans le présent article, nous vous proposons une petite promenade littéraire qui débutera aux Etats-Unis avant de nous mener à la rencontre de deux auteurs romands, Georges Haldas et Daniel de Roulet.

Patrick Pfister

Y a-t-il une littérature du sport? Question incongrue à première vue, mais qui mérite tout de même d'être posée. En effet, si l'on admet que la littérature représente «l'ensemble des œuvres écrites dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques»[1] et qu'elles nous proposent un certain point de vue sur le monde, il ne reste, des nombreuses publications consacrées chaque année au sport, que peu d'ouvrages qui ressortent effectivement au domaine littéraire une fois qu'on ne prend plus en considération les ouvrages pratiques, journalistiques et documentaires.

Certes, il existe un certain nombre de sportifs qui, s'écartant du simple reportage ou de l'autobiographie, ont choisi de décrire ou de rapporter leur expérience sportive par le biais de la fiction. C'est l'ambition que poursuivent, en règle générale, les auteurs de romans de montagne ou de récits de voile, pour ne citer que deux genres particulièrement vivants, qui cherchent avant tout à transmettre, sous une forme attrayante, une expérience restreinte à un domaine particulier. Dès lors, pour ces écrivains, le principal intérêt consiste à être plus «accrocheur» qu'un récit d'exploits vécus et authentiques, tout en restant aussi crédible et bien documenté.

En fait, rares sont les artistes qui abordent le thème du sport. Encore plus rares sont ceux qui réussissent à concilier les deux termes – l'authenticité de l'expérience sportive et la qualité littéraire de l'œuvre. Peut-être est-ce dû au fait que le sport est le plus bel à-côté du monde, et que la littérature, elle, ne se préoccupe que de l'essentiel...

Lorsque *Pierre de Coubertin* a créé les Jeux olympiques de l'ère moderne, il a aussi voulu créer un pentathlon d'arts comprenant l'architecture, la poésie, la sculpture, la peinture et la musique[2]. Ces Concours d'art, organisés entre 1912 et 1948, ont montré les limites et la difficulté de ce type d'approche. Aucun grand auteur ne s'est jamais intéressé à concourir pour une médaille et ces jeux ont davantage ressemblé à des réunions de poètes du dimanche qu'à la confrontation des meilleures

mérique
se romande

plumes sur un sujet aussi noble que le lancer du javelot ou toute autre forme d'exercice physique. Au bilan de ces Concours d'art, on recensera un certain nombre de poèmes glorifiant avec enthousiasme et maladresse les disciplines olympiques et, dans le meilleur des cas, quelques œuvres de circonstance qui ne peuvent être lues aujourd'hui sans susciter le sourire du lecteur. La démarche témoigne des limites de l'amateurisme triomphant voulu par Coubertin. Il est aussi vrai que la littérature n'a que faire de bons sentiments. Ce n'est donc pas un hasard si même les dignitaires olympiques ont fini par se rendre compte de la vanité de tels concours et ont préféré faire disparaître ces joutes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Un thème avant tout américain

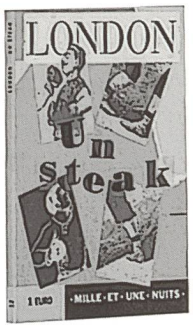
Toutefois, il est une littérature qui se distingue des autres par la manière dont elle a abordé le thème du sport et par l'importance qu'elle lui a donnée. Il s'agit de la littérature américaine. Rien d'étonnant à cela dans le fond, puisque le sport a très rapidement pris une part importante dans la vie quotidienne américaine et qu'une œuvre d'art, dans la mesure où elle s'inscrit dans un contexte socio-historique précis, reprend et reflète évidemment ce dernier. Rien de surprenant, donc, si les sports qui ont intéressé les écrivains américains comptent justement parmi les plus populaires de la réalité nord-américaine: la boxe, le basketball ou encore le football américain.

La boxe – Jack London et Charles Bukowski

Jack London, merveilleux écrivain autodidacte, journaliste, syndicaliste, matelot, a toujours su prendre le pouls de son époque, être à l'écoute des mouvements sociaux et des êtres en marge – les hoboes, ces clochards de l'Ouest américain, les petites gens, les trimeurs de toutes sortes. Dans un court récit, «Un steak», il a su parfaitement capter et rendre toute la problématique du sport professionnel à travers l'histoire d'un boxeur vieillissant qui se trouve opposé à un jeune premier, plein de vie et d'ambition, le jeune premier qu'il a lui-même été un jour. La célébrité, la gloire, les illusions, l'ivresse du corps vécu dans sa pleine force et la déchéance physique qui guette le corps surmené, maltraité, bafoué, la lancinante question de l'après-carrière, le système qui broie aveuglément les hommes pour le divertissement des spectateurs, les thèmes abordés avec pudeur et simplicité par London restent plus actuels que jamais.

Il se surprit à regretter de ne pas avoir appris un métier. En fin de compte, il s'en serait mieux sorti. Mais personne ne le lui avait conseillé, et il savait, au plus profond de son cœur, qu'il n'aurait pas écouté si on lui en avait parlé. Tout avait été si facile. Plein d'argent – des combats glorieux, acharnés – et des intervalles de repos à ne rien faire – beaucoup de flatteurs em-

[1] Le Petit Robert 1, 1993, p. 1293
[2] Voir article de *Lutz Eichenberger:* Des médailles pour les artistes? dans «mobile» 3/99, pp. 52–53.

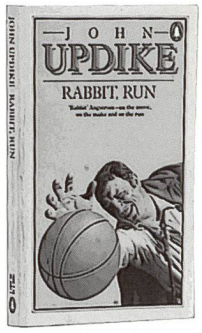


pressés à sa suite, les tapes dans le dos, les serrements de mains, les rupins tout contents de lui payer à boire pour avoir droit à cinq minutes de conversation – et la gloire de tout ça, les spectateurs qui hurlaient, le tourbillon du finish, le «King vainqueur!» de l'arbitre et son nom dans les colonnes sportives le lendemain. Ah, c'étaient les beaux jours! (Jack London, «Un steak», p. 18)

La boxe a aussi servi de métaphore à la littérature, comme en témoigne «La classe», une nouvelle de *Charles Bukowski*. On y retrouve à notre gauche, *Ernest Hemingway,* Ernie, Hem, écrivain poids lourd de la littérature, prix Nobel dont l'œuvre a été reconnue et célébrée comme il se doit. Un style unique, concis, incisif, direct, qui se distingue par l'économie des moyens et le refus de l'analyse psychologique; un homme qui a réussi. A notre droite, Charles Bukowski alias Henry Chinaski, cigare au bec, un clown grotesque et pathétique, un ivrogne notoire toujours empêtré dans des histoires de femmes et de loyers en retard, théoricien de l'art de parier aux courses (cela ne l'aura pas enrichi pour autant!), amateur de l'ambiance enfumée des gymnases cradingues où combattent les boxeurs dans l'espoir de pouvoir échapper à leur réalité sordide. Pif, paf, pouf! Avec son style percutant, Bukowski rend compte en quelques pages de l'atmosphère des matches de boxe et se lance dans un humoristique combat littéraire avec Hemingway, qu'il finit par expédier au tapis après un crochet dans le foie suivi d'un uppercut bien asséné. En mettant en scène les fantasmes du consommateur de spectacles sportifs moyen, Bukowski affiche avec beaucoup de dérision ses rêves de gloire littéraire: les éditeurs se précipitent pour publier ses manuscrits, les femmes se roulent à ses pieds et le bourbon coule à flots...

Le basket – Jim Carroll et John Updike

Le basket joue un rôle important dans les carnets de *Jim Carroll,* adolescent dans les années 60 à New York et qui aurait pu réussir sur les parquets s'il n'avait sombré dans la délinquance et la toxicomanie. A travers ses notes, on apprend à connaître la réalité des clubs par la petite porte – les vannes, les coups tordus, les casses. Mais si une œuvre retient plus particulièrement l'attention, il s'agit de la tétralogie de *John Updike* («Cœur de lièvre»; «Rabbit redux»; «Rabbit est riche»; «Rabbit en paix»), qui met en scène Rabbit Angstrom.

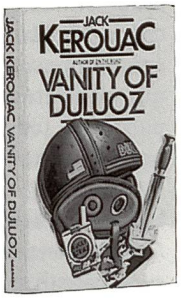


De son temps, Rabbit était célèbre dans tous les Etats-Unis; au cours de son année junior, il avait établi un record de paniers marqués en ligue B qu'il battit lorsqu'il fut devenu senior, en en établissant un cette fois qui ne fut dépassé que quatre ans plus tard, c'est-à-dire il y avait quatre ans de cela. (John Updike, «Coeur de lièvre», p. 11)

Les quatre romans couvrent 40 ans de la vie de Rabbit Angstrom, depuis les problèmes existentiels et amoureux du jeune homme, ex-star de basket de sa ville, en passant par la révolution des mœurs des seventies – le Vietnam, le black power, les hippies – puis la crise de la société américaine de la fin des années 70 et, pour finir, les années yuppies. Lorsque Rabbit prendra sa retraite, il se mettra au golf, disputant des parties avec des partenaires stupides et gâteux dans son ghetto pour vieilles personnes riches en Floride. Mais, même retraité sénile, il continuera à affirmer intérieurement, lui, le sportif, le joueur de basketball, sa différence – illusion, quand tu nous tiens! Et, la dernière fois qu'il échappera à sa vie, au rituel gin-tonic et cacahuètes, ce sera pour retrouver le chemin des paniers et s'effondrer, vieil homme qui n'est depuis longtemps plus celui qu'il croit, victime d'un infarctus.

Le football américain – Scott Fitzgerald et Jack Kerouac

S'il y a un sport aux Etats-Unis qui symbolise la jeunesse, la force, la popularité – ce besoin d'être aimé des autres qui fait des Américains d'éternels ados! – la réussite, le glamour, c'est bien entendu le football américain. Et *Scott Fitzgerald* ne s'est pas privé de mettre en évidence ces aspects dans sa nouvelle «The Bowl», dans laquelle il raconte l'histoire d'un étudiant, prodige de football américain pris au piège de l'amour et de la célébrité, qui entend renoncer à pratiquer son sport pour vivre comme les autres jusqu'à ce qu'il réalise que c'est justement par le football que sa vie est destinée à s'épanouir.



Le football américain tient une place centrale et souvent sous-estimée dans l'œuvre, essentiellement autobiographique, de *Jack Kerouac,* le ténor de la beat generation, qui a obtenu la possibilité de monter à New York et d'étudier à l'université grâce à ses talents de sportif. «Vanité de Duluoz», l'œuvre qui retrace sa vie de footballeur à l'université est certes un échec sur le plan esthétique, mais elle permet de se faire une bonne idée de ce qu'est la vie d'un footballeur dans les années quarante. «Docteur Sax», «Maggie Cassidy» – l'histoire du premier amour – retracent la jeunesse de Kerouac à Lowell, une ville du Massachusetts et réussissent merveilleusement, pour leur part, à capturer la fraîcheur et l'insouciance de l'enfance, à restituer les odeurs qui marquent à jamais, celle des beignets préparés par maman à la sortie de l'école, celle de l'herbe mouillée du terrain où l'on joue au football jusqu'à la nuit ou encore celle de la sciure de la piste d'athlétisme.

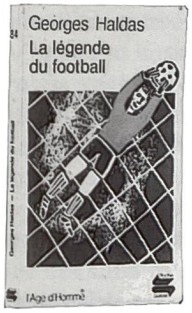
Littérature suisse

De ce côté-ci de l'Atlantique, les écrivains se montrent généralement moins prolifiques sur le thème du sport. Parmi les quelques auteurs qu'il a inspirés en Suisse romande, nous avons retenu *Georges Haldas,* chantre du ballon rond, et *Daniel de Roulet* qui a su retranscrire avec finesse les espoirs et les doutes d'un coureur de fond lancé dans le marathon de New York.

Georges Haldas et «La légende du football»

Football et enfance... Ce lien est établi, plus près de chez nous, par *Georges Haldas,* écrivain genevois né en 1917. Il a consacré un livre entier au monde du ballon rond («La légende du football»), qui apparaît aussi au fil des pages de ses chroniques autobiographiques, «Boulevard des Philosophes» et «Chronique de la rue Saint-Ours». Haldas réussit à restituer son enfance et son adolescence ainsi que l'esprit des faubourgs genevois dans la première moitié du XXe siècle. Son sens de l'observation extrêmement aigu et profondément humain, son don d'empathie permettent de nous faire découvrir la vérité, l'authenticité qui se cache derrière ces gestes banals, quotidiennement répétés, des quartiers populaires. Il nous révèle la nature d'un être au détour d'une attitude, d'une mimique, capte le bonheur d'être enfant et le plaisir de jouer au ballon sur les pavés d'une arrière-cour ou de partir dans la campagne genevoise, tôt le dimanche matin, pour affronter une rugueuse équipe de «paysans». Grâce à Haldas, c'est l'humanité, avec ses espoirs, ses drames muets, ses rêves, ses passions, que l'on comprend mieux au travers de ce qui est bien plus qu'un simple divertissement.

Tax, face à moi, conduit la balle de manière telle, que je ne sais jamais où celle-ci va aller. Car, entre ses pieds, il la fait littéralement danser. J'ai beau concentrer mon regard sur la petite sphère de cuir, je n'arrive pas – hypnotisé que je suis par cette valse – à prendre la décision de l'attaquer franchement. Si je fonce à l'endroit où se trouve Tax, et cela de front, je sais que ce dernier, au moment où je tendrai la jambe en direction de la balle, la poussera légèrement de côté. Raté. Et si, en désespoir de cause, et levant les yeux sur ce magicien pour tenter de voir, malgré tout, ce qu'il va faire, ce sera bien pire encore: peut-être esquissera-t-il, en effet, un de ces mouvements du torse qui me laissera supposer qu'il va obligatoirement à gauche. Et si on s'y fie, il se précipitera naturellement à droite. Mais lui-même, devinant, bien sûr, que je prévois le subterfuge, et que je ne vais pas donner dans le panneau, en profitera – cela se traduisant par une infime hésitation de ma part – pour gagner en accélération, et passer à ma gauche quand même. Une fois encore: berné. (Georges Haldas, «La légende du football», pp. 107–108)



Daniel de Roulet et «La ligne bleue»

La littérature romande ne s'intéresse sans doute pas autant au sport que l'américaine. Pourtant, il vaut incontestablement la peine de suivre, avec *Daniel de Roulet,* «La Ligne bleue», la bande peinte qui trace tout le parcours du marathon de New York. Le roman est particulièrement intéressant par la manière dont il réussit, sur les 4 heures que prend Max, architecte qui s'est mis à la course à pied, pour atteindre l'arrivée (et le lecteur pour achever la lecture du roman), à nous faire vivre l'épreuve physique tout en nous faisant découvrir l'intériorité et le passé du protagoniste. Par des transitions habiles, le lecteur passe constamment de la réalité du coureur progressant dans New York à l'évocation d'une autre course, bien plus dramatique, que fit Max autrefois à travers le Jura. Les différents thèmes se développent progressivement: le marathon, à travers les citations placées en tête de chapitres, la personnalité et l'histoire de Max, à travers les souvenirs distillés au cours du récit, le thème de la fuite et de la création (Joyce fuyant Dublin, Courbet se réfugiant en Suisse après la Commune), les groupuscules d'extrême gauche et les années de plomb, l'écologie... tous ces thèmes s'entrecroisent pour finalement se rejoindre, à la dernière page du récit... sur la ligne d'arrivée!

De nouveau, cette fixation sur une paire d'épaules qui le précède. Un maillot marqué «Non au nucléaire» hypnotise Max. C'est un coureur qui approche la même cinquantaine que lui, qui avance à la même vitesse horaire ou juste un peu plus vite, d'où l'effet d'entraînement. Il dépasse d'autres T-shirts, moins pressés, mais retrouve toujours cette centrale atomique en forme de tête de mort à quelques foulées devant les siennes. Il hésite à profiter du prochain ravitaillement, fait dépendre sa décision de celui qui le précède. Il le sent ralentir, non, il continue. Max s'éloigne des tables en bordure de route où s'affairent les volontaires, évite les centaines de gobelets de carton qui éclaboussent la ligne bleue. Quelqu'un est son entraîneur et ne le sait pas. De même, un autre peut avoir pris son treillis bleu à rayures orange comme point de repère, sans qu'il le sache. (Daniel de Roulet, «La Ligne bleue», pp. 85–86)

Et, qui sait, peut-être le lecteur aura-t-il encore un peu de souffle et l'envie de reprendre une autre ligne, celle de cette promenade littéraire par exemple, et de découvrir quelques-uns de ces auteurs ou de ces livres, ou d'autres encore. Il existe tant de chemins à parcourir dans le monde de la littérature... m

Bibliographie

London, Jack: Un steak. Paris: Editions Mille et Une Nuits 1993, N° 12

Bukowski, Charles: La classe, dans Au Sud de nulle part. Le Livre de Poche, N° 6162

Carroll, Jim: Basketball diaries 10/18, N° 2644

Updike, John: Cœur de lièvre. Points, N° 183; Rabbit redux. Penguin (pas disponible en français); Rabbit est riche. Folio, N° 2476; Rabbit en paix. Gallimard

Fitzgerald, Scott: The Bowl, dans Un diamant gros comme le Ritz. Pocket, N° 4240

Kerouac, Jack: Vanité de Duluoz. 10/18, N° 1408; Maggie Cassidy. Points; Docteur Sax. Folio, N° 2607

Haldas, Georges: Boulevard des philosophes. Genève: Ed. L'Âge d'Homme, Poche Suisse N° 2; Chronique de la Rue Saint-Ours. Genève: Ed. L'Âge d'Homme, Poche Suisse N° 60; La légende du football. Ed. L'Âge d'Homme, Poche Suisse N° 84

Roulet de, Daniel: La ligne bleue. Paris, Ed. du Seuil 1995